

CHORUS

LES CAHIERS DE LA CHANSON



LE DOSSIER : BERNARD LAVILLIERS

Buzy, Julos Beaucarne, Sarcloret, Anne Sylvestre, TSF

Giani Esposito, Philippe Léotard, Négresses Vertes, Bruno Ruiz

PANTHÉON : JEAN FERRAT

Louis Arti, Bill Deraime, Patrick Verbeke, Gabriel Yacoub

Canada : 20 \$, Dom-Tom : 82 FF, Europe : 85 FF

M 6148 - 10 - 75,00 F-RD



**N° 10 - HIVER 1994/95
JANVIER-FÉVRIER-MARS**

Le fil tendu

Ça y est, je l'ai envoyé, ce bulletin d'abonnement ! Il y a « plusieurs numéros » que je devais le faire... Longtemps abonnée à *Paroles et Musique*, j'avais un peu décroché ces dernières années (un peu de mal à passer au CD, le boulot, les enfants... difficile d'écouter vraiment). Avec les enfants, justement, j'ai quand même écouté Henri Dès, Anne Sylvestre, Imbert et Moreau et autres Amulette, avec beaucoup de plaisir d'ailleurs.

Jusqu'à ce concert des Pow Wow au Casino de Paris, grand moment de plaisir (belles chansons, harmonie, pas seulement vocale, chaleur et complicité), partagé avec les enfants, fil tendu entre eux et moi, fil passé depuis par Souchon (inévitablement), Cabrel, Chelon, Idir (un article sur lui, un jour ?...), etc., et qui continue de se dérouler.

Et puis, pour moi, l'envie d'écouter, de découvrir. D'abord en voulant savoir d'où venaient les chansons reprises par Pow Wow. « Chain gang » par exemple : voyons, qui est Sam Cooke ? Direction la Médiathèque. On le trouve seulement sur une anthologie de gospels. On prend. Et puis, à côté, il y a du blues : Lightnin' Hopkins. Et si on essayait ! Et puis une anthologie de chansons folk des années 60/70. Souvenirs, souvenirs. Mais non, beaucoup de découvertes, il n'est jamais trop tard : Phil Ochs, Buffy Sainte-Marie, Eric Andersen, d'autres encore, Doc Watson, Tom Paxton, Cisco Houston, les chansons de Woody Guthrie...

Plutôt américain, tout ça ? Attendez... Lecture du livre de Jacques Vassal, *Folksong* (excellent), pour en savoir plus. Et si l'on reprenait tous les *Paroles et Musique* ! Il doit bien y avoir quelques articles : il y en a, et même un grand sur Phil Ochs et puis un dossier sur Woody Guthrie ! Tiens, Hank Williams... Et à la librairie de la Médiathèque ? Il y a peut-être une revue intéressante ? Et, là, on tombe enfin sur... Chorus ! Dès la première page, j'ai compris que je venais de vous retrouver après une si longue absence. Emotion. Beaucoup d'émotion.

Et depuis, j'écoute, j'écoute et plus j'écoute, plus j'ai envie d'écouter. Je découvre, ou je redécouvre : Juliette, Kent, Enzo Enzo, Vasca, Bühler, Eric Vincent (qui est-ce ?), Marc Robine, Guidoni, Escudero, Paolo Conte, Dimcy, Leprest, Michèle Bernard, Danielle Messia (tendresse particulière), Little Bob (qui mériterait qu'on en parle un peu plus), Desjardins, Tom Waits, Van Morrison, Paul Personne... Ces derniers temps, j'ai acheté pas mal de CD : Jacques Bertin, par exemple, Tim Buckley (la claqué, comme on dit), Billie Holiday (j'ai pleuré)... et je vous écris en écoutant Mōrice Benin (c'est superbe !).

Voilà : de Pow Wow aux racines du blues en passant par tous nos trésors, une belle balade que je poursuivrai fidèlement, désormais, en votre compagnie. Je viens de parcourir l'index publié dans le n° 9 : j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir, et donc beaucoup de plaisir en perspective. Merci !

Evelyn Lagier (Les Ulis)

Eh M'sieur Caussimon !

Chorus-Coeur, ton n° 9 m'offre l'occasion de t'envoyer le texte ci-joint que Gérard Pierron (dont on ne parle pas assez) a mis en musique. J'avais en effet eu la joie d'assister à un spectacle de Monsieur Caussimon. C'était à Tours, au Bateau Ivre, une petite, toute petite salle. Aujourd'hui ni Léo Ferré ni Jean-Roger Caussimon ne sont plus là. Le Bateau Ivre de Tours a grandi. Gérard Pierron est vivant. Et mes élèves, chaque année, apprennent un petit texte de Caussimon « volé » au dossier que vous lui aviez consacré dans *Paroles et Musique* : « Avec des mots de tous les jours / Des mots tout à fait ordinaires... » Que dire de plus ? Bonne route à Chorus !

« Eh m'sieur / dans tes mains fatiguées / dans tes rides caché / dans ton cœur charvire / eh m'sieur, chante encore... Eh m'sieur / c'est encor' loin la mer / si loin après l'hiver / quand t'auras l'habit vert / eh m'sieur, crie plus fort... Eh m'sieur / caché sous ton manteau / y aurait-i' un château / un mystère, un magot / eh

m'sieur t'en va pas... Eh m'sieur / les voiliers s'font la malle / sous un soleil trop pâle / souvenir d'une étoile / eh m'sieur nous quitt' pas... Eh m'sieur / tu parlais tant aux vagues / tes coups d'gueul' charme et drague / s' faufilaient jusqu'à Prague / eh m'sieur, une chanson... Eh m'sieur / si t'as connu la route / tant d'errance et de doute / ben, maint'nant on t'écoute / ouais m'sieur, pou' l'pognon... Eh m'sieur / moi j'en rêve bien encore / de tes mains, seul décor / pour Ostende et Nieuport / eh m'sieur, un' chanson... Dis m'sieur / dis, dans ta caravane / t'as pas fini l' concert / lumière éteinte et drame / foutu parfum d' cancer / eh... m'sieur Caussimon ! »

Gilles Poirot (Toulon)

Réconfortant

Je viens de découvrir Chorus grâce à la Discothèque de Grenoble. La lecture du numéro d'été m'a enthousiasmée, c'est pourquoi je m'abonne et commande les anciens numéros. Entre nous, quelle idée agréablement poétique d'avoir choisi le premier jour de chaque saison pour la parution de la revue ! Chanteuse moi-même, j'apprécie beaucoup la documentation de vos articles et la mine de renseignements pratiques contenue dans vos pages, ainsi que la possibilité de découvrir de nouveaux chanteurs.

Mais je crois qu'au-delà de cet intérêt, j'ai surtout été séduite par la qualité humaine qui se dégage des articles... comme du courrier : il est réconfortant, même si ça ne change pas la « dure réalité » commerciale et sociale, de lire les témoignages des abonnés de Chorus, touchés par les artistes, face à l'absence de public (hors grosses pointures) dans la plupart des spectacles... Toutes ces sensibilités, si elles parviennent à se rassembler, devraient pouvoir permettre un changement (pérennisation de la Semaine de la chanson, actions en milieu scolaire, dans les médiathèques, discothèques, festivals, etc.). En attendant, je formule le voeu que notre route commune soit la plus longue possible...

Catherine Vasquez (Voreppe)

PHILIPPE LÉOTARD

Graine d'ananas

Concerts incessants, tournées, festivals, la carrière de Philippe Léotard prend depuis un an un tour inattendu. Cela, juste au moment où il avait décidé de « *quitter Paris, parce que c'est fatigant pour rien* »...

Philippe Léotard a 45 ans en 1985 lorsque le comédien (qui a déjà tourné quarante-cinq films) s'apprête à céder la place au chanteur. Il fait ses vrais débuts aux Francfolies 86, avant de fouler en octobre 1988 la scène prestigieuse de l'Olympia pour une soirée mémorable. En 90 paraît son premier album qui révèle non seulement un interprète étonnant mais aussi un auteur original et fin (« *Chte play plus* »...). Enfin, il y a tout juste un an, Philippe Léotard et le musicien Philippe Servain étrennaient sur la Butte Montmartre, au Club 13, leur nouveau spectacle : *Tais-toi ou chante si t'as le blues*, alors que le disque *Philippe Léotard chante Ferré*¹ allait bientôt prendre son envol. Rencontre avec une graine d'ananas.



Sac posé le temps d'un « *tartare avec des toasts* » dans un restaurant de la rue Caumartin (« *j'ai donné mon tout premier concert à deux pas d'ici, à l'Observatoire, les flics avaient bouclé la rue !* »), sa voix se perd dans le brouhaha de la salle : « *je peux parler cinq minutes ? Arrêtez de jouer avec ces couverts !* ». Sourires amusés aux tables les plus proches. Du doigt je lui indique la cassette du magnétophone qui tourne sur la table : « *je m'en doute ! Tu me prends pour Bohringer !* » Le regard ciel délavé redevient sérieux pour évoquer son vieux rêve de chanter en public (quand il ne le faisait encore que dans sa salle de bains), puis la quinzaine de concerts donnés en trois ou quatre ans avec son complice Philippe Servain : « *un complément à la vie d'acteur* ». Et le voici appelant Balzac à la rescousse : « *l'ironie est le caractère fondamental*

de la providence », pour préciser son état d'esprit au moment où, « *un peu désemparé* », il bascule dans un autre domaine. « *J'ai rêvé de cette aventure trente-cinq ou quarante ans et je me retrouve au pied de cette falaise hier inaccessible. J'ai 54 ans, je dois boire moins d'alcool, fumer moins, me reposer davantage. Ouahh ! Et je ne pourrai pas me plaindre à l'heure de mourir, parce que c'est trop beau de rencontrer les gens grâce à une tournée qui marche...* »

CHORUS : Tu as rencontré Léo Ferré une première fois à l'âge de 20 ans, puis beaucoup plus tard. Et ses chansons t'ont toujours accompagné...
 PHILIPPE LÉOTARD : Le disque était artistiquement bouclé le 1^{er} juillet 93, il ne restait qu'à l'enregistrer, le mixer et Léo a cassé sa pipe le 14... L'idée

qu'on puisse le prendre comme un hommage posthume – Léotard prédateur, nécrophage – m'a fait ch... Mais lui m'avait fait un cadeau et je lui devais ce disque, je voulais le lui donner. Je me suis dit : t'es un enfoiré si tu arrêtes. Dans ce disque, je chante ce que j'ai chanté pour moi toute ma vie... Ça, j'en ai le droit ! Ce que j'ai changé dans les chansons, je l'ai fait de plein gré, volontairement. Je ne reproduis pas. Que voulez-vous apporter à un autre homme sinon ce que vous avez de différent ? Je me suis disputé plus d'une semaine avec Servain à propos d'« Avec le temps » : que pouvais-je ajouter ? « *Tu es acteur, tu n'as qu'à la jouer* ». Je ne comprenais pas, mais au dernier moment : petit con ! je vais la réciter comme un poème : « *Avec le temps va tout s'en va / On oublie les passions et l'on oublie les voix / Qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens...* » ; et là, je ne m'y attendais pas du tout, mais à ce détour de la chanson, je me suis mis à pleurer... J'ai entendu ma mère, ma grand-mère : « *Ne rentre pas trop tard. Surtout ne prends pas froid...* ». Il y a des soirs où cette chanson m'émeut trop pour que je la donne sur scène. On ne peut ni chanter, ni écrire, ni composer mieux que Ferré. Je l'ai dite en ajoutant simplement, comme un acteur, ce qu'il me suggérait à demi-mot dans sa langue.

– Sur le disque conçu par Joël Favreau *Chantons Brassens*,² tu interprètes « Saturne » : toujours le thème du temps...



(Ph. F. Vernhet)

1 et 2. Cf. *Chorus* 7 p. 47 et *Chorus* 2 p. 57.

– C'est vrai ! Je n'ai pas fait la corrélation lorsque nous avons évoqué ce projet... Je lui ai dit qu'il n'y en avait qu'une pour moi. Parce qu'elle m'est très chère... et que les autres demandent pas mal de technique. Je ne sais peut-être pas chanter « Saturne » mais, comment le dire sans vanité, même si on a du mal à croire sur le moment qu'on peut y ajouter quelque chose, cette chanson, tout comme « Monsieur William » ou « La Mémoire et la mer », m'a été révélée quand je l'ai chantée. « On a le droit de violer l'histoire si on lui fait un enfant », c'est une phrase d'Alexandre Dumas : on a le droit de prendre une femme par la main et de l'amener à la maison, mais il faut qu'elle soit plus belle quelques semaines après. D'accord ? Une autre phrase me hante : « Toute chose appartient à qui la rend plus belle »... Brecht ! C'est un peu mon point de vue. Je peux chanter, disons du Neil Young, à condition que ce soit mieux ! *Sino no* comme disent les Argentins. *Sino no* !

– Tu as tourné, en Argentine, deux films où la musique occupe une place essentielle...

– *Tangos, el exilio de Gardel* a été tourné moitié à Paris, moitié à Buenos Aires... et, sur entièrement... sur les bords du Rio de la Plata. Fernando E. Solanas, le réalisateur, m'avait vu un an auparavant dans un état de danger absolu, maigre, malheureux, prêt à claquer... Cure de désintoxication pour faire le film – j'ai failli être alcoolique – et quand enfin j'ai débarqué, il m'a dit : « *Mais non, c'est le mec que tu étais l'année dernière que je voulais...* » Moi, c'est précisément le mec de l'année d'avant dont je ne voulais plus !

Malade du sevrage d'alcool, je ne tenais pas debout et aucune assurance ne voulait me prendre en charge. J'ai dispersé mon cachet en billets d'Air France pour me faire entourer par des amis. Un mec seul sur son cheval en Patagonie se fait ch... même avec un million de dollars, alors que dix potes avec dix balles...

– D'où te vient cette fascination pour la mer qu'on te connaît ? Toi, le marin du petit matin...

Il est dur d'accompagner, après sa vie, un ami qui ne vous a pas quitté tout au long de la vôtre.
Pourtant, c'est un ami qu'on n'a vu que deux fois ! Deux fois qui n'ont pas, en tout, fait deux heures ! Deux petits frôlements, chargés, pleins de l'électricité hasardeuse qu'il fallait pour ponctuer, pour marquer le début et la fin de trente ans de "parole".

Je suis sûr que ma vie est là, et que ce n'est pas fini, la mer. Ni la mémoire.

Sans doute, ce fut mieux ainsi. Sans doute cela préparait dans l'absence quelque chose qui allait biser l'absence, la rendre caduque, et elle serait finalement vaincue, cette fleur veine, abroutie de tout bouquet, avec un peu de chance.

Philippe Leston



– A l'époque où la mer était ma seule passion, on m'a persuadé que je n'étais pas fait pour être marin parce que je n'étais pas assez fort en mathématiques. Plus tard, il m'est arrivé, pour vivre, de convoier des voiliers, sans instrument, de Port Vendres à Puerto Cristo aux Baléares. C'est là que Claude Sautet m'a trouvé pour *Max et les ferrailleurs*.

Enfant, on est marqué jusqu'à 7 ans par des choses définitives. Ça s'est prolongé pour moi du fait d'une maladie dont on mourait – je l'ai entendu dire par un médecin à mes parents – qui m'a tenu couché trois ans à Fréjus et à Ajaccio

où, tous les soirs, on m'amenait voir le coucher de soleil sur les îles Sanguinaires. J'ai souvent besoin d'être seul, je ne vais d'ailleurs pas tarder à te virer... Je dis ça pour rigoler ! Au fur et à mesure qu'avance la vie, j'ai de plus en plus besoin d'agitation et de recueillement ; pour simplifier : une femme que j'aime, l'orgueil d'être un homme qui va mourir – là d'accord, on le sait tous – mais d'en être fier.

Le reste c'est huit heures d'agitation et seize heures de recueillement.

– **Quelle mémoire gardes-tu de la langue corse ?**

– A l'entendre, j'ai pris des leçons sans le savoir. Mon père l'interdisait à la maison, mais je la comprends et il me suffirait d'y vivre trois mois pour la parler. La Corse pour moi, c'est Venaco, 2000 m d'altitude. Si Dieu le permet, je voudrais finir chez moi, dans les montagnes. 54 ans, c'est rien, mais avec l'âge, je me sens de plus en plus corse.

Jeune homme, pour fuir mon père, je me suis engagé dans la Légion (le 2^e REG, le Génie), mais on m'a viré à cause d'une lésion cardiaque au bout de quelques semaines. Mon père est venu me chercher : « Tu veux faire des choses difficiles, prépare le concours de l'École Normale Supérieure ! ». Deux fois collé, j'ai préparé l'agrégation de lettres et, là, j'ai fait un enfant à une jeune fille. D'abord pour gagner ma vie, puis par enthousiasme, je me suis retrouvé durant cinq ans professeur à l'institution Sainte-Barbe à Paris. Je peux le dire, là était ma vocation : en-sei-gner ! Ma passion c'est Socrate, parler à de jeunes gens...

– **Ensuite, tu participes à la vie du Théâtre du Soleil ?**

– Ariane Mnouchkine est vraiment comme ma soeur. Elle m'a beaucoup accouché. Quatre par-

raïns se sont penchés sur mon berceau la première année : Michel Piccoli, Romy Schneider, François Truffaut, Claude Sautet. Je les remercie de tout mon coeur, ici, présentement. Je leur dois tout ainsi qu'à mes maîtres de Khâgne qui n'étaient pas simplement des profs de latin, de grec ou de philo...

– **Il a fallu attendre le disque *A l'amour comme à la guerre*, coproduit par Pierre Barouh, pour découvrir vraiment ta vocation pour la chanson...**

– Lors d'un film, mon personnage devait jouer un piccolo de flûte traversière, et par fierté j'ai voulu le faire moi-même. Le compositeur (et accordéoniste)

Philippe Servain est venu me voir chez Coluche, avec qui j'habitais, et a insisté pour que mon son soit à l'image. Un peu plus tard, je tombe sur lui à Saint-Tropez alors que je devais donner mon récital *Deux heures sans savoir*, au Palais de la Méditerranée à Cannes devant deux mille personnes, mon frère,³ le Conseil Général et tout... et parce que j'avais un peu peur, j'ai voulu un musicien avec moi : lui ! Fatigué, je suis tombé dans les pommes au bout de vingt minutes et



il a fini seul. Le lendemain, quand il est venu à la clinique, honteux j'ai lâché : « on laisse tomber tout ça, la chanson ça n'est pas mon métier ». Il s'est marré : « T'es fou, on commence ! ». Sept ans après, on faisait notre premier disque.

– **Le spectacle *Tais-toi ou chante si t'as le blues* ?**

– C'est le résultat de onze ans de scènes de ménage avec Philippe Servain ! A un journaliste qui lui demandait de définir le cubisme, Picasso a répondu : « C'est un dialogue entre Braque et moi ». Notre spec-

3. François Léotard, actuellement ministre de la Défense.

tacle est un dialogue entre un môme de 33 ans, un grand musicien, et moi qui en ai vingt de plus. Il a par exemple composé la musique de « Jeune fille interdite » entre Dôle et Besançon, alors qu'à la même heure j'en griffonnais les mots en l'attendant dans un chalet en Suisse. Il a joué sa musique dès son arrivée, j'ai sorti mon texte... et on l'a enregistrée plus tard sans rien changer. Je me targue grâce à lui d'écrire assez bien. La construction du spectacle, c'est moi, et je ne pense pas que ça pourrait changer. Ses capacités musicales, sa passion sont hallucinantes, mais il ne sait pas ce qu'est une scène !

C'est ma fille Faustine, 4 ans à ce moment-là, qui a trouvé le titre du spectacle. Un jour, pendant une interview, délaissant ses poupées Barbie, elle s'est tournée vers moi : « Tu parles trop, tais-toi ou chante si t'as le blues ». Sans vouloir vexer personne, je connais peu de gens de ma génération qui aient quelque chose à m'apprendre ; d'abord, ils ont tous démissionné... Alors que je dois beaucoup aux gens très jeunes. J'ai été prof, j'ai vu des enfants de 14 ans tous beaux et à 25 ils sont presque tous moches. Qu'est-ce qu'on leur a fait ? Bordel ! Je suis en colère. Le sujet de mon spectacle est « Qu'est-ce qu'on a fait aux enfants ? ». Alors je vis entouré de mômes. J'ai

trois enfants, quatre petits-enfants et dans le camping-car où j'habite, il y a ma fille, mon petit-fils de 5 ans. Un jour ils se disputent. C'est pépé ! Non c'est papa ! Tout d'un coup je me suis souvenu que tout petit on m'appelait Philou. Alors j'ai dit : « c'est fini ces histoires-là, c'est Philou pour tout le monde » !

– La première des quelques images projetées dans ton spectacle est une image d'Hiroshima et de Nagasaki. Quel âge avais-tu alors ?

– Quatre ans. Mon premier souvenir direct va peut-être t'amuser... Le 15 août, en Corse, on tire des feux d'artifice dans les villages pour fêter la naissance de Napoléon... et la Vierge Marie. Nous habitons La Boca, sur le côté, et le soir du 15 août, ma mère, chrétienne, bonapartiste, me sort de mon lit pour ce qu'elle croit être un feu d'artifice. Lorsque la maison voisine s'est écroulée, elle a commencé à comprendre... Ce 15 août de 1944, les alliés débarquaient en Provence. Ce déluge de feu, de violence, de rouge, de bleu, de jaune, est mon premier souvenir d'enfant !

Le lendemain j'ai dépouillé non pas de son casque, de sa baïonnette ou de son masque à gaz, mais de ses galons, un officier allemand mort devant la porte de la villa. J'ai mis ces galons de la Wehrmacht sur mon débardeur d'enfant de 4 ans et je suis rentré très fier. Vlan ! j'ai pris la trempe de ma vie. L'enfant qui sourit avec ses galons sur la pochette de mon premier album [*photo ci-dessus*], c'est ça !

Avec mon spectacle, je veux parler à un enfant de 5 ans : « Voilà dans quoi je suis né » est un texte pour ma fille...

Propos recueillis par
Marc LEGRAS

Contact scène : Edouard Leperlier (GCO), 31 pl. St-Ferdinand, 75017 Paris (tél. 1/44.80.22.24).



(Ph. Ange Tomasi)

DISCOGRAPHIE

1990. **À L'AMOUR COMME À LA GUERRE**. Larvatus prodéo – A l'amour comme à la guerre – Drôle de Caroline – Chte play plus – Cinéma – Jeune fille interdite – Parfaitement, parce que – Suave mari magno – Demi-mots amers – Un requin drôle – Mon coeur et le monde bougent – Autoroute zéro. (Gorgone/Saravah 466 698, distr. CBS).

1994. **PHILIPPE LÉOTARD CHANTE FERRÉ**. Graine d'ananas – Est-ce ainsi que les hommes vivent – Monsieur William – Je chante pour passer le temps – Le piano du pauvre – Pauvre Rutebeuf – La the nana – Le bateau espagnol – Le temps du plastique – La mémoire et la mer – Le temps du tango – Dans les banques (t'en as) – Avec le temps. (Gorgone Productions 475 801/Columbia).

BIBLIOGRAPHIE : *Portrait de l'artiste au nez rouge*, autoportrait (Balland/Egée, 1988), *Pas un jour sans une ligne*, textes (Les Belles Lettres, 1992).



natown Paris 13^e », « Pigalle la Blanche », « Saint-Germain bidon bidon », et déjà « Paris-redingote de plomb », en 68.

– C'est vrai, je ne me souvenais plus de ce titre... Je chantais dans un bistrot, un restau, je ne sais plus et je suis tombé sur un directeur artistique de Decca, Jean-Pierre Hébrard, qui m'a demandé si ça ne m'intéressait pas d'enregistrer. J'ai dit pourquoi pas, et j'ai d'abord enregistré un 45 tours, puis un second, puis un album, mais tout cela très vite : à l'époque un album s'enregistrait en trois-quatre jours. J'avais pris des copains musiciens avec lesquels je faisais le bouef, tu vois...

– Dans la réédition de 81, *Premiers pas*¹ il y avait « Le Christ en bois », un poème de Couité, que tu disais, qui ne figurait pas sur l'original de 68 ; tu avais enregistré Couité sur tes deux 45 tours ?

– Je ne sais plus... Ça devait être de simples bandes d'essai, qui n'étaient jamais sorties. Jean-Pierre Hébrard, qui était un ancien comédien, savait que je disais du Gaston Couité, que j'adorais – que j'adore toujours –, et il avait dû me demander d'enregistrer quelques textes, comme ça...

– Ça ne te tenterait pas d'enregistrer Couité, aujourd'hui ? Ta notoriété aiderait sans aucun doute à mieux faire connaître ce grand poète méconnu, mort à 31 ans, plus que d'autres² n'ont pu le faire ?

– J'ai un projet depuis longtemps, que je tiens à faire aboutir, qui est d'enregistrer un disque de poèmes dits, avec une simple illustration sonore que je confierais à des musiciens que j'aime bien, tel Sheller...



(Ph. Marouani)

1. Cette réédition ne reprend de l'album de 68 que cinq titres sur quatorze, les cinq autres qu'il contient (« Christ en bois », « L'oiseau de satin », « Légende », « Saint-Germain bidon bidon » et « Pauvre Rimbaud ») ayant été enregistrés en 67, soit l'année des deux premiers 45 tours – 2. Claude Antonini, Vania Adrien Sens, Bernard Meulien, Gérard Pierron, Jacques Poustis, Marc Robine, entre autres, ont consacré soit un album entier soit un spectacle (soit les deux) à l'œuvre de Couité (1880-1911)... qui a été dit ou chanté aussi par Edith Piaf, Pierre Brasseur, Marc Ogeret, etc.

– Des poèmes de quels auteurs ?

– De tous ceux que j'adore, de Cendrars à Cocteau en passant par Eluard, Mařakovski, Nazim Hikmet, Omar Khayyam, Desnos, Prévert sans doute, des poètes qui ont quelque chose en commun et puis des poètes méconnus, comme Couité justement... Chaque fois que j'ai l'occasion de dire un de ses poèmes, même en patois, dans les bars, les gens se montrent surpris pendant dix secondes, puis ils rentrent immédiatement dedans, c'est toujours tellement d'actualité qu'ils sont captivés et veulent en savoir plus... Il n'a pas vécu longtemps, mais ce qu'il a écrit est tellement fort ! C'est un mec qui a compté...

– Il y en a un autre qui a beaucoup compté pour toi, comme il a compté pour Léo Ferré, c'est Richard Marsan, ton directeur artistique à partir des *Barbares*...

– Je me souviens que, pour *Paroles et Musique* en 81, je disais qu'il était tout ce qu'il n'y aurait plus dans ce métier... lorsqu'il serait mort. Aujourd'hui, Marsan est mort et c'est vrai qu'il n'y a plus de mecs comme lui dans les maisons de disques. C'est sûr, c'est difficile, il faut accepter de te faire bouffer la vie par les artistes, mais Richard était comme ça, toujours disponible, toujours là pour te porter, te remonter. Il restait des nuits entières avec moi lorsque

j'avais des moments de blues grave, suicidaire... C'était quelqu'un qui aimait les artistes, il ne te quittait pas tant que tu n'avais pas fini de pondre ton oeuf, il t'aidait à le faire venir ce bébé qui n'est pas évident, il te donnait confiance... mais en même temps il ne te faisait pas de cadeau, il ne se satisfaisait pas de n'importe quoi.

C'était un vrai directeur artistique, quoi, comme Louis Jovet était un grand directeur d'acteurs. Richard était un homme tout à fait étonnant, d'une lucidité sur tout, d'une ouverture d'esprit et d'une intelligence rares. Mais terriblement discret aussi, pas propriétaire de ses artistes, tu vois...

– Richard Marsan a disparu en octobre 1992, puis Léo Ferré l'a suivi en juillet 1993...



Sept. 92 (Ph. Joël Lumien)

– Ceux-là, je ne les remplacerai jamais, c'est impossible... Tu sais, je n'ai fait aucun commentaire lorsque Léo a disparu, mais la dernière fois qu'on s'est vus, on a beaucoup parlé. C'était à la Fête de l'Huma, en septembre 92, je passais sur la grande scène et, par amitié, Léo avait accepté d'intervenir au cours de mon spectacle ; il y avait plus de cent mille personnes, et il s'inquiétait de ce qu'il allait bien pouvoir chanter. « Mais tu chantes ce que tu veux, tu es Léo Ferré ! Tiens, tu devrais leur chanter "Est-ce ainsi que les hommes vivent ?" ... » – [Imitant Léo à la perfection :] « Ah oui, c'est bien ça » – « Et puis "Les anarchistes" ... » – « Tu crois, "Les anarchistes" ? Pour des communistes ? » – « Mais oui, tu vas voir comment ça va leur faire plaisir... »

A la fin, on s'est retrouvés dans ma loge, lui et moi seulement, il avait l'air très fatigué et je lui ai dit : « Mais tu ne pourrais pas te reposer un peu, quand même, tu me parais un peu crevé... » Et Léo me répond texto : « De toute façon, je fais semblant, pour qu'on me plaigne... [rires] Et puis, tu sais petit – il m'appelait toujours comme ça –, si je ne chante plus, je crève... d'ennui. » CQFD. Mais, moi, de voir un mec de cet âge-là avoir encore le courage de monter sur une scène devant 120 000 personnes, ça m'a filé le grand frisson. « Quand même, tu ne m'avais pas dit qu'il y avait autant de monde ! » Il était mort de peur, Léo, mais il est arrivé sur la scène et en une seconde,

comme ça [claquement de doigts], il s'est mis tout le monde dans la fouille !

– Dans ta discographie il y a un disque atypique, *Gentilshommes de fortune*, une espèce de compil, avec des remix, des textes inédits de liaison, des notes de voyage : c'est une idée de Richard Marsan ?

– Richard pensait qu'il ne fallait pas faire de compil, il pensait qu'il était plus intéressant de relier des chansons par leur thème que par leur époque... Un jour, peut-être, je ferai un truc qui s'appelle *Attention fragile* pour regrouper les fausses chansons d'amour que j'ai écrites...

– Pourquoi « fausses » ?

– Parce que je ne parle jamais d'amour directement, c'est rare en tout cas, c'est toujours à côté. « Attention fragile », c'est l'exception, justement, c'est pourquoi on pourrait très bien regrouper sous ce titre mes chansons qui parlent d'amour physique, de sensualité, de passion...

– Comment écris-tu ? Tu t'imposes une discipline ?

– Ça dépend des périodes. En ce moment, par exemple, j'écris tous les matins et je fais trois heures de sport dans l'après-midi ; si je n'en fais pas, je me mets à grossir et rien ne va plus...

– Et le processus d'écriture proprement dit ?

– Je pars sur un truc et je le suis. Des fois je tombe sur un mot, un seul, ou bien c'est une phrase ou une image qui arrive, et le processus s'enclenche... ou pas.

MÉDIAS

L'OFFICIEL 95

C'était un petit gros. Depuis deux ans, c'est un grand costaud. En huit années, *L'Officiel (ex-du Rock)* est devenu l'annuaire indispensable de tous ceux qui ont besoin d'un contact précis (artiste, maison de disque, presse, télé, studio...) dans le rock, la chanson, le jazz, les musiques du monde. La version 95 comporte 9000 fiches, dont 2200 nouveaux contacts. Plus 14 reportages à travers les régions de France... (768 p., 240 F; Irma Editions, 21 bis rue de Paradis, 75010 Paris - téléphone : 1/44 83 10 30).

LE GUIDE DE LA MUSIQUE

Autre annuaire indispensable (faites le bon choix !), le *Guide de la musique 95* propose plus de 10 000 contacts spécialisés, artistiques comme professionnels (avec une ouverture sur l'Europe) en près de 900 pages, dans tous les genres musicaux. (310 F, aux Ed. Jigal : 102 Champs-Élysées, 75008 Paris - tél. 1/45 45 94 66).

QUOTA

Nous avons déjà présenté (cf. *Chorus 6*) ce classement francophone mensuel des albums diffusés dans les radios libres (eh oui, il en reste !) de catégorie A. Pour information, la liste en notre possession au moment de boucler ce numéro (novembre) laissait apparaître un éclectisme de bon aloi : Cabrel en tête, puis Tonton David, Bashung, Souchon, Rita Mitsouko, Lavilliers, Yacoub, A Filetta, Sardou, Mitchell, Buzy, Vassiliu, Nougaro, De Larocheillère, Stephan Eicher, Goldman, MC Solaar, Pigalle, Clarika, Hantson, Personne, Favennec, Sheller, Tourneux... Contact : Gabriel Aubert, Radio Rennes, tél. 99 79 23 23, fax 99 79 22 11.

ON N'OUBLIE RIEN

CHEB HASNI

L'Algérie ne compte plus les méfaits perpétrés à l'encontre de ceux qui s'opposent à l'obscurantisme religieux et fanatique. La chanson est frappée à son tour de plein fouet. Après l'enlèvement du chanteur et poète kabyle Lounès Matoub, qui s'est heureusement termi-

né par sa libération (sans que l'on sache très bien qui en a été l'instigateur, du régime en place ou des intégristes islamistes), c'est Cheb Hasni, un chanteur de raï extrêmement populaire, enfant des rues d'Oran et ami de Cheb Khaled, qui a été assassiné. Les fascistes savent bien que la chanson est le refuge de la rébellion quand s'avance la dictature.

HUBERT GROOTECLAES

Après Robert Doisneau (au printemps), Hubert Grooteclaes est mort l'automne dernier. En 1963, Léo Ferré saluait son talent en ces termes : « Chaque fois que vous passez dans ma vie, avec vos boîtes magiques, il en résulte pour moi une nouvelle raison de croire en un art que je tenais, jusqu'à vous, pour un compromis fâcheux entre le commerce de l'image et l'intempérance du noir et blanc. » Depuis, Hubert Grooteclaes était devenu l'ami de Léo. Avec lui disparaît l'un des photographes qui avaient le mieux aimé, côtoyé et compris la chanson.

SALUT LA CERISE !

Poète, chanteur, compositeur, comédien, Jacques Serizier s'est éteint le 11 février dernier, discrètement, après une longue maladie (cf. *Chorus 7*, p. 181). Mais dans la profession, des artistes inspirés et des saltimbanques intègres ne l'ont pas oublié. Ses amis, ceux qui ont travaillé avec lui, ceux qui l'ont connu et aimé, ont décidé de lui rendre un hommage à sa hauteur...

Ensemble, ils organisent une soirée exceptionnelle, le lundi 13 février au théâtre Silvia Montfort (106 rue Brancion, Paris 15^e), au cours de laquelle ils se succéderont sur scène pour saluer la mémoire (et le talent) de celui qu'on appelait affectueusement « la Cerise ».

« Salut la Cerise » devrait notamment réunir Leny Escudero, Graeme Allwright, Joël Favreau, Michèle Bernard, Michel Bühler, Bernard Avron, Claude Confortès, Bernard Haillant, Bernard Haller, Francesca Solleville, Vania Adrien Sens, Claude Duneton, Pierre Louki, Gilles Servat, Claude Vinci, Elisabeth et Guimou de la Tronche, Chantal Grimm, Marc Ogeret, Jean Sommer, Christian Dente, Christine Costa, Jean Vasca, Gilles Elbaz, Arlette Mirapeu, Jean-Louis Blaire, Jacques Yvart, Gilbert Laffaille, Rufus, Maxime Le Forestier, Georges Moustaki... et, bien sûr, Nathalie Solence (cf. *Chorus 7*, p. 48), son épouse. Pour y assister, on ne vendra pas de places, mais un CD de Jacques Serizier (réalisé à partir de ses 99 chansons enregistrées en 87 sur cassettes) qui fera office de laissez-passer : 250 F l'exemplaire donnant droit à deux entrées, ou 200 F pour une seule entrée. (On peut aussi commander seulement le CD par correspondance pour 150 F, port compris). Règlements à l'ordre de l'association Rizières, 31 rue de Bellechasse, 75007 Paris. Renseignements et contacts : Jean-Jacques Barey, téléphone : 1/47 70 67 30 ; ou Nathalie Solence, tél. 1/48 09 17 42.



LIEUX

LE DIVAN DU MONDE

Inauguré par Serge Hureau avec ses *Gueules de Piaf* (cf. *Chorus 9*), le Divan du Monde est une nouvelle salle parisienne, un Café-Musiques qui a ouvert en novembre dernier. Situé dans le 9^e arrondissement (au niveau de la Cigale), ce théâtre à l'italienne comprend 500 places et se veut un espace de convivialité, un lieu de solidarité, une entreprise ouverte aux jeunes et une salle populaire à la programmation nationale et internationale. Contact : Bernard Fargeau, 75 rue des Martyrs, 75009 Paris.

UNE MAISON DE LA MUSIQUE

Après deux ans de préfiguration, la Maison de la Musique de Nanterre a été officiellement inaugurée le 12 novembre dernier. Placée au coeur de la ville, elle abrite le conservatoire municipal, une médiathèque, un auditorium, une salle des congrès et une salle de spectacles de 500 places. Le bâtiment, conçu par l'architecte Daniel Kahane, a coûté environ 80 millions de francs. Côté chanson, la programmation est prometteuse : ouverte



Sept. 92 (Ph. Joël Lumien)

– Ceux-là, je ne les remplacerai jamais, c'est impossible... Tu sais, je n'ai fait aucun commentaire lorsque Léo a disparu, mais la dernière fois qu'on s'est vus, on a beaucoup parlé. C'était à la Fête de l'Humain, en septembre 92, je passais sur la grande scène et, par amitié, Léo avait accepté d'intervenir au cours de mon spectacle ; il y avait plus de cent mille personnes, et il s'inquiétait de ce qu'il allait bien pouvoir chanter. « Mais tu chantes ce que tu veux, tu es Léo Ferré ! Tiens, tu devrais leur chanter "Est-ce ainsi que les hommes vivent ?"... » – [Imitant Léo à la perfection :] « Ah oui, c'est bien ça » – « Et puis "Les anarchistes"... » – « Tu crois, "Les anarchistes" ? Pour des communistes ? » – « Mais oui, tu vas voir comment ça va leur faire plaisir... »

A la fin, on s'est retrouvés dans ma loge, lui et moi seulement, il avait l'air très fatigué et je lui ai dit : « Mais tu ne pourrais pas te reposer un peu, quand même, tu me parais un peu crevé... » Et Léo me répond texto : « De toute façon, je fais semblant, pour qu'on me plaigne... [rires] Et puis, tu sais petit – il m'appelait toujours comme ça –, si je ne chante plus, je crève... d'ennui. » CQFD. Mais, moi, de voir un mec de cet âge-là avoir encore le courage de monter sur une scène devant 120 000 personnes, ça m'a filé le grand frisson. « Quand même, tu ne m'avais pas dit qu'il y avait autant de monde ! » Il était mort de peur, Léo, mais il est arrivé sur la scène et en une seconde,

comme ça [*claquement de doigts*], il s'est mis tout le monde dans la fouille !

(Bernard Levilain parle)

– Avant Kipling, tu avais déjà mis Baudelaire (« Promesse d'un visage ») et Apollinaire (« Mari-zibill ») en musique. Jusqu'au *Verlaine et Rimbaud* de Ferré – un sans faute, as-tu dit – tu pensais qu'il était impossible de mettre un poème en musique.

– Oui, c'est Léo qui m'a démontré le contraire, avec Rimbaud, Apollinaire, Baudelaire, Aragon... ou Caussimon qui était aussi un grand poète. Le talent du chanteur, dans ce cas, c'est de le rendre populaire par une mélodie qui ne dérange pas le texte mais le met plutôt en valeur, avec des arrangements qui le portent ; par son interprétation aussi, bien sûr...

– C'est Ferré que tu places au sommet de ton panthéon personnel de la chanson ?

– Il y a Léo, bien sûr, pour son génie, sa passion, sa furie, son délire verbal, ses excès : quand il se lance dans *Et basta !* par exemple, qui est absolument génial, il y va quand même un peu fort... Mais j'adore, c'est ce qu'on attend d'un artiste. Il y a lui et il y a Brassens aussi, que je réécoute en ce moment, qui est tout le contraire de Léo : discret, pas cabotin pour un sou, précis comme un artisan qui lime un mot après l'autre, extrêmement juste et profond mais toujours plein d'humour ; il a l'air abstrait en fait, parce qu'il ne se mêle pas trop aux autres...

– Et toi, sur le plan de l'écriture, tu te sens plus proche de l'exigence d'un Brassens, ou du délire d'un Ferré ?

– Putain, la question ! Est-ce que je me rapproche plus de Garcia Marquez que de Soljenitsyne ? [rire]

(Beausad Luvilliers parle)

le superbe album photo de Patrick Ullmann sur Léo Ferré, *Thank you Léo* paru aux Humanoïdes associés (on y reviendra) ;

Mais c'est Léo Ferré, entre autres avec « Les temps difficiles » et – surtout – « Sans façons », qui osera le premier apostropher directement le Général-Président (voir *Chorus 8*) ;

(Jean Ferrat parle)

– Et puis les anciens s'en vont, Mouloudji, Léo... Tu les connaissais bien ?

– On se croisait peu... Léo m'avait dit : « *Passe en Italie, viens me voir* »... On a failli le faire, avec ma femme, il y a quatre ans, on était du côté de Florence et puis on a hésité, on n'a pas voulu passer à l'improviste, risquer de le déranger... On aurait dû.

– Pourquoi pas d'autres poètes en musique ?

– Je l'ai déjà fait, avec Apollinaire.

– Oui, mais tout un album, comme Léo l'a fait ?

– On peut toujours mettre un poète en musique, mais ça n'est pas de la chanson pour autant : ce que Léo a fait sur Baudelaire, pour moi, ce sont des textes chantés, pas de la chanson au sens où je l'entends... Pour moi, un texte de chanson, ça doit être comme un caillou très dur, sans un mot superflu. Du granit. Une poésie très dense, très évidente.